

In : *Malraux et l'Espagne. Réception, histoire, littérature et arts*. Actes du colloque international des 9 et 10 novembre 2017. Université de Lleida – Catalogne. ('Présence d'André Malraux'), n° 16. Paris, AIAM, 2018, p. 73-87.

## Malraux et Bernanos face à la guerre civile d'Espagne

*Joseph Jurt*

Les premières traces d'une 'rencontre' entre les deux écrivains se trouvent en 1928 lorsque Malraux faisait connaître sa réaction face au deuxième roman de Bernanos, *L'Imposture*, dans une remarquable critique parue dans la NRF<sup>1</sup>. Malraux a été un des premiers à percevoir la nouveauté du roman bernanosien dont la technique romanesque est informée par une vision du monde métaphysique et non plus psychologique, ce que la plupart des critiques n'avaient su discerner. Malraux voit dans la structure dramatique de *L'Imposture* un signe indubitable que le roman moderne a pris le relais de la tragédie.

Ecrire des romans métaphysiques, n'est-ce pas tourner le dos à l'histoire et s'enfuir vers des valeurs intemporelles ? Il est pourtant évident que les deux romanciers s'engageaient pleinement dans le siècle. Cet engagement se manifestait chez Bernanos et Malraux bien avant la grande mutation de 1930. Bernanos luttait dès avant la Première Guerre mondiale dans les rangs de l'Action française, nourrissant le (vain) espoir qu'un Maurras renverse par un "coup de force" la République bourgeoise. Malraux, imprégné par un vif sentiment d'humiliation, sentiment encore aiguisé par l'absurdité du procès de Pnom-Penh, devait s'engager dès 1925 dans une lutte menée en commun avec des Asiatiques opprimés.

L'engagement des deux écrivains devait trouver son temps fort lors de la guerre civile d'Espagne. Ce conflit a été de toute façon pour Malraux aussi bien que pour Bernanos un événement décisif. L'auteur des *Grands cimetières sous la lune* dira que « *cette expérience d'Espagne a été peut-être l'événement capital de [sa] vie* » Pour Malraux aussi la guerre d'Espagne représente, selon Paul Nothomb, « *un moment unique dans sa vie* »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> MALRAUX André, « *L'Imposture*, par Georges Bernanos », *NRF*, XXX, n° 242, 1<sup>er</sup> mars 1928, p. 745.

<sup>2</sup> SEGNAIR Julien E [pseud. de Paul Nothomb], "L'Escadre André Malraux", *Magazine littéraire*, n° 11, oct. 1967, p. 18.

Cette expérience de l'Espagne s'est concrétisée dans deux témoignages capitaux, le roman : *L'Espoir* (1937) de Malraux et l'écrit de combat *Les Grands cimetières sous la lune* (1938) de Bernanos.

Certes, l'expérience qui a fondé les deux livres n'a pas été la même. Bernanos s'était installé dès octobre 1934 aux Baléares.<sup>3</sup> L'écrivain qui n'oubliait pas de rappeler la lointaine origine espagnole de sa famille paternelle s'était pris à aimer la «*chère vieille Espagne, [ce] cher pays*»<sup>4</sup> et notamment le peuple des Baléares. Il sympathise d'abord avec la Phalange - qui lui semblait animée par «*un violent sentiment de justice sociale* » (EE, II, 409) - dans laquelle son fils s'est engagé activement. Il voyait d'abord dans l'insurrection des généraux rebelles au Maroc (18 juillet 1936) l'ébauche de cette Révolution nationale que la droite française n'avait jamais osé entreprendre. S'il reste à Majorque, c'est par solidarité avec le peuple des Baléares qu'il aime. L'écrivain entend aussi rester témoin d'un événement historique capital. Le conflit fratricide avait pris un tour que l'écrivain n'avait pas prévu ; désormais il ne pourra plus interpréter, comme il le faisait encore en août 1936, l'insurrection des généraux comme l'expression de la fidélité à une «*tradition immémoriale* » de l'Espagne. À la mi-août 1936, une attaque des républicains à Manacor a été repoussée par les nationalistes, avec l'aide d'un corps expéditionnaire italien ; à la suite de cet affrontement, les forces franquistes massacrèrent brutalement ceux qui ne réussissaient pas à se sauver, ainsi que les soi-disant «*suspects* » majorquins. Et l'écrivain note dès le 27 août avec indignation : «*La répression est [...] terrible et absolument sans merci.* » (Corr., II, 152). Assistant de trop près «*à une révolution militaire et cléricale* », il ne peut retenir le cri de sa conscience : «*C'est un spectacle dégoûtant, car il est difficile d'imaginer un mélange aussi paradoxal - explosif - de cynisme et d'hypocrisie...* » (Corr. II, 170). L'écrivain se refuse à voir dans cette répression un simple incident et dans la guerre civile un épisode quelconque de l'histoire d'Espagne. Il a l'impression d'assister à «*une espèce de répétition générale de la Révolution universelle* » (Corr. II, 153), ce qui rejoint la réflexion d'un des personnages de *L'Espoir* en plein bombardement de Madrid : «*Le destin lève son rideau de fumée pour la répétition générale de la prochaine guerre [...].* »<sup>5</sup>

À l'instar de Malraux - qui considère les combats qu'il a vécus comme le début de «*la guerre civile mondiale* »<sup>6</sup> Bernanos interprète l'affrontement en Espagne comme le prélude d'un conflit plus étendu. La Terreur annonce, à ses yeux, des atrocités systématiques dont le dernier mobile n'est rien d'autre que le nihilisme :

*« De plus en plus clairement [écrit-il en janvier 1937] cette guerre civile m'apparaît comme le premier d'une longue suite d'événements s'engendrant les uns les autres jusqu'au dernier, jusqu'à la catastrophe qui nous donnerait le mot de l'énigme, si elle était prévisible ou seulement concevable. Certains crimes ne sont dans la vie des hommes rien de plus qu'une simple conjoncture tragique dont le caractère irréparable masque à peine l'insignifiance. [...] Mais il est des crimes essentiels, marqués du signe de la fatalité. La guerre d'Espagne est de ceux-là. [...] Les massacres qui se préparent un peu partout en Europe risquent de n'avoir pas de fin, parce qu'ils n'ont pas de but. Ce sont des manifestations du désespoir. De ces antiques guerres de religion auxquelles nous nous trouvons parfois tentés de les comparer, ils ne garderont que*

<sup>3</sup> Bernanos était arrivé avec sa famille le 13 octobre 1934 à Majorque pour s'installer d'abord à Sóller ; en novembre 1934, il déménagea dans le quartier 'El Terreno' à Palma de Majorque. De mars 1936 à mars 1937, la famille vivait à Palma dans le quartier Portopí (1, calle de Versailles) (D'après MASSOT I MUNTANER Josep, *Georges Bernanos i la guerra civil*. Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1989, p. 19-22.

<sup>4</sup> BERNANOS Georges, *Correspondance*, t. II : 1934-1948. Paris, Plon, 1971, p. 148, désormais cité *Corr.*, II

<sup>5</sup> MALRAUX, André *Œuvres complètes*, t. II. Paris, Gallimard, 1996, p. 328 (Coll. 'Bibliothèque de la Pléiade', 425) désormais cité OE II.

<sup>6</sup> Expression employée lors d'une intervention à New York en 1937. Citée par LACOUTURE, Jean, *André Malraux. Une vie dans le siècle*. Paris, Seuil, 1973, p. 251.

*l'apparence. On ne se battra pas pour une foi, mais par rage de l'avoir perdue, d'avoir perdu toute noble raison de vivre, et dans le frénétique espoir d'anéantir, avec l'adversaire, le principe même du mal dont on aura oublié la cause »<sup>7</sup>.*

Et l'écrivain ajoute dans cet article publié dans l'hebdomadaire catholique *Sept* que « *les rares lecteurs curieux de connaître [s]es conclusions sur les affaires d'Espagne devront attendre [s]on prochain livre* » (EE, I, 1447).

Ce livre sera *Les Grands cimetières sous la lune* que Bernanos a commencé à rédiger dès janvier 1937 à Majorque et qui devait paraître fin avril 1938 peu de mois après *L'Espoir* de Malraux. Le violent réquisitoire contre la terreur sur l'île de Majorque et la « croisade » franquiste qu'est ce livre n'obéit pas à des mobiles idéologiques. Bernanos est resté marqué par sa formation de droite. S'il a rompu avec Maurras en 1932, il n'a pas pour autant rejoint les rangs de la gauche. Hostile à l'ordre bourgeois et au libéralisme économique autant qu'à l'optimisme de gauche et encore davantage au collectivisme, il reste un défenseur fervent de la liberté<sup>8</sup>. « *Anarchiste de droite* » (EE, I, 1411) dira non sans raison Jacques Chabot. Son livre s'adresse aux gens de droite dont il dénonce l'imposture ; la gauche et son héroïque combat pour les pauvres et les humiliés (qu'il n'avait pas eu l'occasion de voir à Majorque) n'apparaissent guère à l'horizon de son œuvre.

L'expérience espagnole d'André Malraux est tout autre. Immédiatement après le *pronunciamiento* il était parti pour Madrid interrompant sa *Psychologie de l'art*. Homme d'action, il désire s'engager d'une manière efficace. Paul Nothomb l'a souligné à juste titre : "*Ce qui a attiré Malraux dans la guerre d'Espagne, c'est qu'il a senti qu'il pouvait jouer un rôle très important avec très peu de moyens. Avec quelques hommes, quelques appareils, il pouvait jouer un rôle décisif.*"<sup>9</sup> Aux yeux de Paul Nothomb, Malraux à cet instant avait fait à ce moment preuve de génie. Il avait tout de suite vu ce qu'il fallait faire, avant tous les militaires, tous les stratèges, tous les politiques. Puisqu'il y avait une armée aguerrie d'un côté, un peuple enthousiasmé et absolument incapable de se battre de l'autre côté, il fallait faire quelque chose qui retarderait l'avancée de ces troupes. Aidé par Pierre Cot, ministre de l'air français, l'écrivain peut obtenir, début août 1936, une vingtaine d'appareils, et il constituera immédiatement l'Escadrille Internationale España ; cette unité prendra une part active aux combats - notamment à Medellin, à Teruel et dans la région de Valence - jusqu'à fin février 1937. Les historiens ont souligné les services que l'Escadrille, organisée par Malraux, rendit aux républicains, en particulier dans les premiers mois de la guerre, lorsque l'aviation de bombardement gouvernementale faisait cruellement défaut<sup>10</sup>. En février 1937, l'escadre qui avait perdu la plupart de ses appareils – ne disposant jamais de plus que de cinq ou six avions – et qui comptait de nombreux blessés – Malraux aussi a été blessé – fut dissoute. Dans la suite, Malraux essayait de servir la cause des Républicains par d'autres moyens ; il entreprit depuis fin février 1937 une tournée de conférences de cinq

<sup>7</sup> BERNANOS, *Essais et écrits de combat*, t. I. Paris, Gallimard, 1971, p. 1447 (Coll. 'Bibliothèque de la Pléiade', 232) cité désormais EE I.

<sup>8</sup> "Démocrate né républicain, homme de gauche non plus qu'homme de droite que voulez-vous que je sois? Je suis chrétien", avait-il écrit dans l'hebdomadaire *Marianne*, le 17 avril 1935.

<sup>9</sup> NOTHOMB Paul, "L'Escadrille André Malraux"1936-1937", in ETTE Ottmar, FIGUERAS Mercedes, JURT Joseph (éds.), *Max Aub – André Malraux. Guerra Civil, exilio y literatura. Guerre civile, exil et littérature*. Madrid, Iberoamericana, 2005, p. 18.

<sup>10</sup> Voir BROUE Paul et TEMINE Émile, *La Révolution et la Guerre d'Espagne*. Paris, Minuit, 1961, p. 348, et . LANGLOIS Walter G., "Aux sources de *L'Espoir*: Malraux et le début de la guerre civile en Espagne", in *AM2*, 93-131.

semaines aux Etats-Unis et au Canada afin d'éclaircir l'opinion publique au sujet de la position républicaine

Le témoignage capital de l'engagement de Malraux pour l'Espagne restera sans aucun doute son roman *L'Espoir* qu'il rédigea pendant un laps de temps relativement bref - de mai à novembre 1937 - dans lequel il transcrit son expérience, tout en l'insérant dans un vaste panorama du combat républicain jusqu'à la victoire de Guadalajara (mars 1937) et thématissant les cruciaux problèmes que pose chaque combat.

Le camp adverse – les franquistes - n'apparaît qu'à l'horizon comme chez Bernanos les républicains. Mis à part un aviateur italien et trois Espagnols prisonniers, Malraux ne représente aucun ennemi. Une telle optique ne semblait pas correspondre à l'idéal romanesque d'« objectivité » et de détachement prôné par les critiques des années 30 ; un Gabriel Marcel parlait de *L'Espoir* comme d'un « roman unilatéral » qui ne serait pas un roman, mais un pamphlet<sup>11</sup>, reproche qu'on avait également adressé au livre de Bernanos. On a eu pourtant tort de lire *L'Espoir* comme un livre à thèse :

*« De tous les livres [dit à juste titre Gaëtan Picon], L'Espoir est le plus frémissant de voix désaccordées (et peut-être est-ce pour cela qu'il est le plus grand). [...] Si différents soient-ils, Malraux habite tous ses personnages, et c'est à lui-même qu'il s'affronte. En chacun d'eux, il exprime soit la part que, momentanément, il préfère à toute autre, soit une part douloureusement sacrifiée : son choix, ou ses tentations, ses regrets »*<sup>12</sup>

Cette multiplicité de voix dans *L'Espoir* témoigne en fin de compte d'un immense effort de compréhension qui rappelle l'attitude d'un Bernanos qui dit : « *J'essaie de comprendre.* » (EE, I, 371). Ce qui motive le plus profondément le combat de Malraux et de ses héros c'est la défense de valeurs universelles<sup>13</sup>. Son livre est celui de la communion fraternelle, un monument à la mémoire de tous ceux qui se sont battus pour ces valeurs.

Le livre de Bernanos, en revanche, est une dénonciation fulgurante contre tous ceux qui ont avili et compromis des valeurs les plus sacrées, le cri douloureux d'un homme qui n'attaque pas de l'extérieur, mais se sent lui-même concerné par les méfaits franquistes et qui en souffre. Il convient de ne pas oublier cette différence fondamentale quand on compare *L'Espoir* avec *Les Grands cimetières sous la lune*. Y a-t-il même un terrain d'entente entre le livre de l'observateur de la Majorque franquiste et celui du combattant du front républicain ?

La dénonciation de la terreur franquiste occupe, on le sait, une place centrale dans le livre de Bernanos. Cette répression ne pouvait, à ses yeux, nullement passer pour une vengeance ; elle avait un caractère systématique et prémédité.

*« " On tuait en Espagne ", direz-vous. Cent trente-cinq assassinats politiques du mois de mars au mois de juillet 1936. Soit. La terreur de droite a donc pu y garder le caractère d'une revanche, même féroce, même aveugle, même étendue aux innocents, des criminels et de leurs complices. En l'absence d'actes criminels, il n'a pu s'agir, à Majorque, que d'une épuration préventive, une systématique extermination des suspects. La plupart des condamnations légales portées par les tribunaux militaires majorquins - je parlerai ailleurs des exécutions sommaires bien plus nombreuses - n'ont sanctionné que le crime de desafección al movimiento salvador - désaffection au mouvement sauveur -, se traduisant par des paroles ou même par des gestes. »* (EE, I, 417-8)

<sup>11</sup> *L'Europe nouvelle*, févr. 1938, p. 1421.

<sup>12</sup> PICON Gaëtan, *Malraux par lui-même*. Paris, Seuil, 1953, p. 35.

<sup>13</sup> « En combattant avec les Républicains et les communistes espagnols, nous défendions des valeurs que nous tenions (que je tiens) pour 'universelles' ». Note 33 de Malraux in PICON Gaëtan, *Malraux par lui-même*, p. 90.

Ce ne sont pas seulement ces faits ignobles qui indignent l'écrivain mais surtout cette atmosphère de guerre civile qui, assourdissant les consciences, aboutissait à l'indifférence totale : « *Un égal fatalisme réconciliait dans le même hébètement les victimes et les bourreaux. Oui, la guerre civile ne m'a fait vraiment peur que le jour où je me suis aperçu que j'en respirais, presque à mon insu, sans haut-le-cœur, l'air fade et sanglant.* » (EE, I, 440)<sup>14</sup>

Malraux ne passe pas non plus sous silence la terreur franquiste. Il se réfère, dans son roman, ainsi que Koestler dans *Spanish Testament*, à un document adressé aux officiers supérieurs rebelles. Ce texte prouve le caractère préventif et systématique de la répression exercée par les franquistes. Et Garcia ajoute qu'il trouve ces instructions tout à fait dans la logique du fascisme : « [...] *la terreur fait partie des moyens employés systématiquement, techniquement, par les rebelles, depuis le premier jour [...].* » (OE, II, 322)).

Plus encore que par le discours conceptuel, le romancier suggère la terreur semée par l'aviation franquiste dans la population madrilène - et notamment dans les « *quartiers les plus pauvres, spécialement visés depuis le début du siège* » (OE, II, 295) - par des notations auditives très concrètes. D'une part le silence « *qui n'est pas celui de la campagne* » (OE, II, 296), le silence d'attente et d'affût qui pèse sur la ville, « *l'étrange silence de la guerre [qui] tremble comme un train qui change de rails* » (OE, II, 296) ; et d'autre part les bruits de « *la nuit pleine de cris assourdis, de bruits de course, de détonations, d'appels étouffés* » (OE, II, 253), le « *chahut des bombes, des avions, des canons lointains et des sirènes* » (OE, II, 296), les éclats d'obus, les cloches des ambulances, cris et hurlements des blessés ; bruits qui suggèrent le harcèlement de l'homme par des bêtes sauvages (« *la meute des sirènes folles* », (OE, II, 296)). Toute l'absurdité de ces bombardements qui frappent la population civile sans merci perce à travers une scène comme celle-ci : « *Un matin, dans la cour de la pouponnière de la Plaza del Progrès, trois gosses jouaient à la guerre [...] Une bombe ! dit l'un. Couchés ! " C'est une vraie bombe. Les autres gosses, qui ne jouaient pas à la guerre, restés debout, sont tués ou blessés...* » (OE, II, 317).

Et les atrocités républicaines ? répliquera-t-on. Déjà en 1938 la critique de droite a soulevé le silence de Malraux sur les excès des républicains. Un André Rousseaux, peu indulgent à l'égard de l'auteur de *L'Espoir*, écrit qu'un Bernanos - par la publication des *Grands cimetières sous la lune* - court des risques « *à l'abri desquels a su se mettre M. André Malraux, par exemple, quand celui-ci s'est tu savamment sur les crimes de sa révolution* »<sup>15</sup>. On retrouve ce même reproche, sous une forme plus modérée, dans un commentaire de *L'Espoir* : Pol Gaillard déplore que Malraux n'ait pas donné leur importance réelle aux massacres commis

---

<sup>14</sup> Simone Weil a relevé cette même indifférence coupable qui banalise le meurtre en niant son scandale dans les rangs anarchistes: « [...] *je n'ai jamais vu personne exprimer même dans l'intimité de la répulsion, du dégoût ou seulement de la désapprobation à l'égard du sang inutilement versé. [...] Il y a là un entraînement, une ivresse à laquelle il est impossible de résister sans une force d'âme qu'il me faut bien croire exceptionnelle, puisque je ne l'ai rencontrée nulle part. J'ai rencontré en revanche des Français paisibles [...] qui n'auraient pas eu l'idée d'aller eux-mêmes tuer, mais qui baignaient dans cette atmosphère imprégnée de sang avec un visible plaisir.* » S'adressant à Georges Bernanos, Simone Weil dit ensuite: « [...] *je ne puis citer personne, hors vous seul, qui, à ma connaissance, ait baigné dans l'atmosphère de la guerre espagnole et y ait résisté.* » (WEIL Simone, Lettre à Georges Bernanos, citée d'après BERNANOS Georges, *Corr.*, II, 203). Au sujet de l'expérience de Simone Weil de la guerre civile d'Espagne voir aussi MERCIER VEGA Luis, « Simone Weil sur le front d'Aragon », in HANREZ Marc (éd.), *Les écrivains et la guerre d'Espagne*. Paris, L'Herne, 1975, p. 275-279. L'auteur y relativise un peu les remarques de Simone Weil adressées à Bernanos.

<sup>15</sup> *Le Figaro*, 14 avril 1938.

par certains républicains. « *Malraux, son livre paraissant en pleine guerre, s'est montré d'une discrétion extrême ; il a préféré se passer, pour sa thèse sur la nécessité absolue d'une armée disciplinée, d'un argument terrible qui pouvait nuire à la République.* »<sup>16</sup>

Lorsque les deux écrivains se sont rencontrés la première fois, grâce à l'entremise de Paul Nothomb<sup>17</sup>, en 1937, Bernanos avait désiré que Malraux « *lui fournisse la réplique républicaine des atrocités franquistes ! – « Je lui ai répondu [rapporte Malraux] qu'il y avait sûrement eu des atrocités, mais qu'étant au front, je n'en avais jamais vu. Après une brève hésitation, il décida de s'en passer.* »<sup>18</sup>

Quand on parle des « silences » de Malraux on ne devrait pourtant pas perdre de vue certaines nuances :

a) Qu'il y ait eu des atrocités du côté républicain, nul ne le contestera. Simone Weil, par exemple, disait à Bernanos avoir eu une expérience qui répondait à la sienne :

« *À Barcelone, on tuait en moyenne, sous formes d'expéditions punitives, une cinquantaine d'hommes par nuit. C'était proportionnellement beaucoup moins qu'à Majorque, puisque Barcelone est une ville de près d'un million d'habitants [...]. Mais les chiffres ne sont peut-être pas l'essentiel en pareille matière.* » (Corr., II, 202)

Simone Weil avait précisé cependant : « *Je n'ai rien vu ni entendu, je dois le dire, qui atteigne tout à fait l'ignominie de certaines des histoires que vous racontez [...].* » (Corr., II, 201-202). Il y eut une différence de degré entre les atrocités républicaines et la terreur franquiste. Les premières ont été, selon Koestler, des explosions de colère sporadiques et spontanées d'éléments indisciplinés ; les crimes commis dans la zone nationaliste faisaient, par contre, partie d'une campagne de terreur systématique approuvée par les autorités militaires. Un Mauriac aussi déclarait qu'on ne pouvait comparer les troubles d'une révolution ou d'une résistance populaire aux « scientifiques » bombardements de Guernica ou de Barcelone<sup>19</sup>.

b) On n'oubliera non plus que Malraux est, en premier lieu, un esprit affirmatif. « *" Le contre n'existe pas ", aime-t-il à dire [...]. Et il répugne à introduire, à l'intérieur du monde humain, une représentation négative, comme si tout ce qui participe de l'homme possédait à ses yeux une grandeur.* »<sup>20</sup>. Il est pour l'union antifasciste et garde également le silence (« *non sans peine probablement* », précise Pol Gaillard<sup>21</sup>) sur les procès de Moscou, afin de ne pas compromettre cette union puisque l'URSS a été, à côté du Mexique, le seul pays qui soutenait, au moins jusqu'en septembre 1938 officiellement l'Espagne républicaine. Malraux déclara lors d'un dîner offert en son honneur par le journal américain *The Nation* que « *pas plus que l'Inquisition n'a atteint la dignité fondamentale du christianisme, les procès de*

---

<sup>16</sup> GAILLARD Pol, *André Malraux: L'Espoir. Analyse critique*. Paris, Hatier, Coll. "Profil d'une œuvre", 4, 1970, p. 59.

<sup>17</sup> Voir JURT Joseph, „A propos d'une rencontre de 1937: Note sur Bernanos et Malraux“, *Etudes bernanosiennes*, n° 13, 1972 (2), p. 228-235 et *id.*, „Paul Nothomb, compagnon de Malraux lors de la guerre civile d'Espagne“, in ETTE Ottmar, FIGUERAS Mercedes, JURT Joseph (éds.), *Max Aub – André Malraux. Guerra Civil, exilio y literatur*, p. 191-197 et *id.*, „Paul Nothomb, compagnon de Malraux lors de la guerre civile d'Espagne“, in SOLE CASTELLS Cristina (éd.), *Mémoires de la guerre en Europe : 1914-1945. Textes et images*. Lleida, Pagès editors, 2011, p. 171-197.

<sup>18</sup> D'après STEPHANE Roger, *Chaque homme est lié au monde*, t. II: *Fin d'une jeunesse*. Paris, La Table Ronde, 1954, p. 48.

<sup>19</sup> Propos rapportés par ALTMANN Georges, *La Lumière*, 20 mai 1938.

<sup>20</sup> PICON Gaëtan., *op. cit.*, p. 30, 49.

<sup>21</sup> GAILLARD Pol, *op. cit.*, p. 70

*Moscou n'ont diminué la dignité fondamentale [du communisme]* ». <sup>22</sup> Pour ne pas provoquer l'URSS, unique soutien de l'Espagne républicaine, Malraux avait conseillé à Gide de ne pas publier tout de suite son *Retour de l'U.R.S.S.* après que le compagnon de Gide, Pierre Herbart, avait demandé explicitement son avis. <sup>23</sup> Malraux ne nie pas l'authenticité des faits rapportés par Gide en question, mais il estime la publication à ce moment serait inopportune. <sup>24</sup>

Dans une seule phrase de son roman, Malraux évoque « *les photos dites de ,crimes anarchistes“* » et suggère par la voix de Scali l'hypothèse d'un faux et l'exclamation de Lopez « *Les fameux massacres, quoi !* » (OE, II, 158) ne semble être qu'un stéréotype au sujet des républicains. <sup>25</sup> Mais ce n'est pas par obéissance aux consignes d'un parti que Malraux taisait les excès de son camp, comme Bernanos semblait le supposer quand il évoquait sa rencontre avec l'auteur de *L'Espoir* en 1937 :

« *Malraux [...] me félicita de ce qu'il appelait « ma sincérité inflexible ». « Mais pardon, Malraux, lui dis-je, avez-vous fait comme moi ? - Ce n'est pas la même chose, me répondit-il. Vous êtes chrétien, vous agissez en chrétien. Pour moi, je suis communiste, je n'écrirai jamais un mot qui puisse porter le moindre préjudice au Parti.»* (EE, II, 676)

Paul Nothomb devait noter que les propos que Bernanos cite de mémoire, huit ans plus tard et en plus dans un article contre « l'inquisition communiste », ne lui semblent pas complets. Il précise :

« *À un certain moment Bernanos demanda à Malraux comment il pouvait supporter les mensonges de L'Humanité. Malraux répondit : « Je ne serai jamais aussi embêté que vous en lisant la presse de droite parce que, quand même derrière L'Humanité il y a la misère, il y a la classe ouvrière. »* <sup>26</sup>

Et c'est cette solidarité avec ses frères de combat qui détermine, en fin de compte, l'attitude de Malraux. On se rappelle les propos d'un Scali qui n'estime pas ses camarades anarchistes capables des crimes qu'on leur impute : « *[...] les hommes ne croient pas sans peine à l'abjection de ceux avec qui ils combattent.* » (OE, II, 121). Témoignage de solidarité aussi, cet admirable mot qu'on lit un peu plus loin : « *L'amitié, [...] ce n'est pas d'être avec ses amis quand ils ont raison, c'est d'être avec eux même quand ils ont tort...* » (OE, II, 137).

Ce qui rendait l'épuration franquiste particulièrement odieuse c'est sa « justification » religieuse, l'approbation par le clergé. Lors des exécutions de Manacor, l'évêque de Palma délégua, écrit Bernanos, « *un de ses prêtres qui, les souliers dans le sang, distribuait les absolutions entre deux décharges* » (EE, I, 422). L'évêque était informé de ces faits infâmes : « *Il ne s'en est pas moins montré, chaque fois qu'il a pu, aux côtés de ces exécuteurs dont quelques-uns avaient notoirement sur les mains la brève agonie d'une centaine d'hommes.* » (EE, I, 469). Par son attitude le clergé non seulement n'a pas su empêcher ces exécutions, il les a même, par son silence, encouragées. Bernanos n'hésite pas à dire que « *la Terreur aurait*

<sup>22</sup> Cité d'après THORNBERRY Robert S., *André Malraux et l'Espagne*. Genève, Droz, 1977, p. 63.

<sup>23</sup> D'après LACOUTURE Jean, *André Malraux. Une vie dans le siècle*. Paris, Seuil, 1973, p. 197.

<sup>24</sup> D'après le témoignage de Maria van Rysselberghe, Malraux, qui rencontra Gide fin octobre 1936 n'aurait exercé nulle pression sur l'écrivain afin d'empêcher la publication du livre sur l'URSS : « *Il lui a dit seulement: ,On vous embête beaucoup, n'est-ce pas? Ne vous laissez donc pas faire', ce qui cadre bien avec le côté individualiste de Malraux* »; la chroniqueuse rapporte un jugement postérieur de Malraux sur le livre de Gide : « *Oui, au point de vue littéraire, il le trouve très bon ; pour le fond, trop superficiel, il n'a fait qu'effleurer les questions, même du point de vue psychologique, et dans tous les cas il trouve la publication inopportune, lui aussi.* » (*Les Cahiers de la Petite Dame*. Paris, Gallimard, 1974, t. II, p. 569, 626.

<sup>25</sup> Au sujet du reproche de propagande voir aussi TRE COURT François, „Le traitement du cadre historique dans *L'Espoir*: l'exemple de L' Alcázar de Tolède“, *Revue André Malraux Review*, n° 19/20, 1988/89, p. 56-74.

<sup>26</sup> Témoignage personnel de Paul Nothomb cité in JURT Joseph, „A propos d'une rencontre de 1937“, p. 230.

*depuis longtemps épuisé sa force si la complicité plus ou moins avouée, ou même consciente, des prêtres et des fidèles n'avait finalement réussi à lui donner un caractère religieux »* (EE, I, 425). « *Le scandale qui me vient d'elle m'a blessé au vif de l'âme, à la racine même de l'espérance.* » (EE, I, 426). Car en baptisant une insurrection contre-révolutionnaire « Croisade » l'épiscopat espagnol a trahi les valeurs de l'Évangile. Bernanos, le chrétien, voit sa place plutôt parmi ces réfractaires, aux côtés des « *filles perdues, des Samaritains, des publicains, des larrons et des adultères* » (EE, I, 531) que parmi des gens d'Église qui font cause commune avec les classes dirigeantes, beaucoup plus préoccupées de leurs biens que de leur foi.

Tel est aussi le reproche qu'adressent les paysans de *L'Espoir* à l'Église : c'est d' « *avoir toujours soutenu les seigneurs, approuvé la répression qui suivit la révolte des Asturies, approuvé la spoliation des Catalans* » (OE, II, 151). Eux aussi réprouvent profondément la complicité du clergé avec les exécuteurs ; on ne leur pardonne pas « *d'avoir indiqué aux fascistes, dans les villages conquis, les noms de ceux qui " pensaient mal ", n'ignorant pas qu'ils les faisaient fusiller* » (OE, II, 151). Ce qu'il y a de plus dégoûtant chez les gens d'Église, remarque Puig, c'est qu'ils avaient enseigné aux ouvriers à accepter la répression et, cela « *au nom de l'amour* » (OE, II, 28) ! Cette accusation répond à celle des paysans, rencontrés par Manuel et Ximénès, qui reprochent à l'Église d'avoir « *enseigné sans cesse aux pauvres la soumission devant l'injustice, alors qu'elle prêchait aujourd'hui la guerre sainte contre eux* » (OE, II, 151). Et Puig conclut : « *Des églises où on a approuvé les trente mille arrestations, les tortures et le reste, qu'elles brûlent, c'est bien.* » (OE, II, 28). Si les anarchistes de Barcelone et les paysans de la Castille détruisaient les églises, c'est qu'ils sentaient inconsciemment que des valeurs authentiques avaient été profanées par les prédicateurs afin de servir les intérêts de l'ordre établi : « *[...] plus une cause est grande, plus elle offre un grand asile à l'hypocrisie et au mensonge...* » (OE, II, 151). L'ancien moine de *L'Espoir* ne voit pas le Christ parmi les prédicateurs, mais dans « *la communauté des pauvres et des humiliés* » (OE, II, 154). Et l'auteur de *L'Espoir* fait dire au chrétien Guernico qu'il faut prendre la défense des valeurs chrétiennes contre une Église qui les a trahies : « *La charité, mais ce ne sont pas les prêtres navarrais qui laissent fusiller en l'honneur de la Vierge [...]. L'Église d'Espagne, mais, contre elle, je suis appuyé sur ma foi tout entière... Je suis contre elle [...] dans la Foi, dans l'Espérance, et dans la Charité.* » (OE, II, 267).

La Foi, c'est un don qu'on ne saurait imposer ; l'Espérance, ce n'est pas la promesse d'un paradis qui incite à la résignation :

*« L'espérance [dit Guernico], mais ce n'est pas un monde qui trouvera sa raison d'être à faire adorer de nouveau comme un fétiche ce crucifix de Séville qu'ils ont appelé Le Christ des riches [...] ; ce n'est pas mettre le sens du monde dans un empire espagnol, dans un ordre où l'on n'entend plus rien parce que ceux qui souffrent se cachent pour pleurer ? »* (OE, II, 266)

De telles paroles sonnent comme un écho aux *Grands cimetières sous la lune*, où est dit que « *Leurs Seigneuries* » n'ont « *jamais prêché que la résignation, l'acceptation, l'obéissance au pouvoir établi* » (EE, I, 494). Mais l'ordre que cette Église défend n'a rien à voir avec la liberté évangélique : « *Vos Seigneuries ont parfaitement défini les conditions de l'Ordre Chrétien. Et même à vous lire [lance Bernanos aux évêques], on comprend très bien que les pauvres gens deviennent communistes.* » (EE, I, 484).

La pauvreté est en effet, avec l'esprit d'enfance, une des valeurs clés des *Grands cimetières sous la lune*. Non que Bernanos prêche un misérabilisme désuet. « *Le fort ni le faible ne peuvent évidemment vivre sans honneur, mais le faible a plus besoin d'honneur qu'un autre.* » (EE, I, 374). Honorer le pauvre, c'est lui rendre sa dignité — tel est l'enjeu et le sens du combat des héros dans *L'Espoir*. Interrogé sur les raisons de son choix en faveur des rouges, le vieux vigneron Barca les exprime au mieux :

« Pour tout dire, voilà : je veux pas qu'on me dédaigne. [...] Ça, c'est la chose. Le reste, c'est autour. [...] Et voilà ce que je peux te dire : le contraire de ça, l'humiliation, comme il dit, c'est pas l'égalité. Ils ont compris quand même quelque chose, les Français, avec leur connerie d'inscription sur les mairies : parce que, le contraire d'être vexé, c'est la fraternité. » (OE, II, 82)<sup>27</sup>

Il y a peu de mots qui reviennent si souvent dans les pages de *L'Espoir* que celui de fraternité, la fraternité qui permet de dépasser l'isolement et d'accéder à « des domaines auxquels [les hommes] n'accéderaient pas seuls » (OE, II, 276).

La fraternité ne trouve pas la même place dans *Les Grands cimetières sous la lune*. Sans avoir des attaches avec des camarades unis dans le combat antifasciste, Bernanos honore « le mouvement de solidarité qui porte les ouvriers français vers les copains d'Espagne dans le malheur » (EE, I, 556). L'idéal de solidarité universelle qui a dicté des œuvres comme *L'Espoir* et *Pour qui sonne le glas* est, en fin de compte, un avatar d'une idée fondamentale du christianisme (mais obscurcie par une conception individualiste du salut), celle de la communion des saints dans la vie et dans la mort. Cette idée sous-tend non seulement *Les Grands cimetières sous la lune* mais toute l'œuvre de Bernanos.

Ce qui reste au-delà du courage qui anime l'engagement de Bernanos et de Malraux et des valeurs qui l'inspirent, c'est d'avoir créé par la force de leur invention littéraire des symboles impérissable de cette lutte ; je pense à l'évocation de la descente des aviateurs dans *L'Espoir* et à la représentation cinématographique de cette scène dans *Sierra de Teruel*.<sup>28</sup>

Ce n'est pas un hasard non plus si Lydie Salvaire a entrelacé dans son roman *Pas pleurer* en 2014 la voix de sa mère Montse qui soixante ans après les événements, a tout gommé de sa mémoire hormis les jours enchanté de l'insurrection libertaire par laquelle s'ouvrit la guerre de 36 dans certaines régions d'Espagne et la voix tonnante de Bernanos qui dénonce la terreur exercée par les nationaux avec la bénédiction de l'Eglise contre les 'mauvais pauvres'.<sup>29</sup> Et elle revient aussi à l'évocation dans *Les Grands cimetières sous la lune* de ces 'mauvais pauvres' emmenés sur la Rambla vers les charniers, passage qu'on peut lire aujourd'hui aussi sur une stèle de la Rambla de Palma :

« J'ai vu là-bas, à Majorque, passer sur la Rambla, des camions chargés d'hommes. Ils roulaient avec un bruit de tonnerre, au ras des terrasses multicolores, lavées de frais, toutes ruisselantes. Les camions étaient gris de la poussière des routes, gris aussi les hommes assis quatre à quatre, les casquettes grises posées de travers et leurs mains allongées sur les pantalons de coutil, bien sagement. On les raflait chaque soir dans les hameaux perdus, à l'heure où ils reviennent des champs ; ils portaient pour le dernier voyage, la chemise collée aux épaules par la sueur, les bras encore pleins du travail de la journée, laissant la soupe servie sur la table et une femme qui arrive trop tard au seuil du jardin, avec le petit baluchon serré dans la serviette neuve : A Dios ! Recuerdos ! » (EE, I, 400)

---

<sup>27</sup> Voir aussi JURT Joseph, "Liberté et fraternité dans *L'Espoir*", in CHAMI Anissa B. (éd.), *André Malraux. Quête d'un idéal humain et de valeurs transcendantes*. Casablanca, Editions de la croisée des chemins, 2006, p. 29-42.

<sup>28</sup> Voir MARION Denis, *André Malraux*. Paris, Seghers, 1970 (Coll. 'Cinéma d'aujourd'hui', 35) et CISTERO Antoni, *Campo de esperanza*. Barcelona, Editorial Mediterrània, 2008.

<sup>29</sup> On s'étonne combien la voix de Bernanos s'accorde au témoignage d'une femme du peuple courageuse, prise dans l'atroce guerre civile dans un roman actuel. « Tout ce qui touche Bernanos (sa liberté d'esprit, sa droiture, son courage...) m'intéresse », m'écrivit Lydie Salvaire dans une lettre personnelle (le 22 décembre 2014).